

## Pourquoi le Congo va si mal ?

par Guy De Boeck le 16/04/2012.

Les écrits de Guy De Boeck ne laissent jamais indifférents ceux qui s'aventurent à les lire car il y entrouvre souvent des portes derrière lesquelles on a envie d'aller regarder. D'autre part, il possède une belle plume qui repose des libertés prises par d'aucuns avec la langue, ce qui n'est pas négligeable aujourd'hui.

Pour ma part, il est né une dizaine d'années trop tard pour bien comprendre la problématique congolaise car au moment de l'indépendance de la colonie il en était encore à taquiner le problème du pont aux ânes alors que j'avais terminé mes études supérieures, mais ce n'est pas la seule chose qui nous différencie : ses qualités d'enseignant et de philosophe le confortent dans la certitude alors que ma profession de chercheur m'inscrit dans le doute permanent.

Une analyse complète du texte qu'il a écrit exigerait la réalisation d'un livre entier ne fut-ce déjà que par rapport au choix, qu'il dénonce, du développement de l'industrie minière au détriment de celui de l'agriculture paysanne à l'époque du ministre Frank, ensuite au choix du développement des infrastructures et du social au détriment de celui de l'agriculture paysanne à l'époque du plan décennal, pour arriver enfin au développement de l'agriculture paysanne envisagé dans un second plan décennal qui devait débiter en 1960-61 et qui ne vit jamais le jour sous les différents gouvernements congolais, mais dont il ne parle pas. Je pense, pour ma part, que ces décisions furent judicieuses, dès l'instant où les budgets de la métropole et de la colonie étaient séparés. D'autre part, dans des provinces essentiellement agricoles comme la province de l'Équateur, le rôle des grandes plantations industrielles fut essentiel dans le développement de l'agriculture paysanne, par l'introduction régulière dans les milieux ruraux de sommes d'argent importantes (les salaires) et l'établissement de relations commerciales entre les travailleurs des plantations et les paysans des environs au cours de marchés hebdomadaires. D'autre part, les familles des travailleurs contractuels pouvaient utiliser les terrains en friche des concessions pour y cultiver des plantes vivrières (pour l'observation que j'ai pu faire : du riz de montagne), à leur profit, pour leur propre consommation, pour être vendu aux marchés où à la Compagnie qui, grâce à la fréquence de ses transports, pouvait écouler cette production sur les marchés de Léopoldville. Il n'est pas certain, d'ailleurs, que ces productions étaient répertoriées dans les statistiques officielles.

Mais revenons à certaines affirmations contenues dans le texte de Guy De Boeck celle notamment où il prétend que : *l'émergence d'une classe bourgeoise congolaise ne fut jamais possible et que, pour disposer de la base de départ du développement d'un capitalisme congolais, il aurait fallu accumuler au préalable du capital à l'intérieur du Congo.* Voilà bien une affirmation curieuse. Dans la *Gazzettino* de Venise, en 1957, le journaliste Corrado Pizzinelli écrit, à ce sujet : *Le Congo est aujourd'hui l'unique pays africain où existe une classe moyenne noire. Il y a plus de 300.000 Noirs qui exercent une profession libérale du type européen. Il y a plus de 5.000 Noirs qui sont millionnaires et plus de 1.500.000 Congolais ont des comptes en banque, chiffres qui sont significatifs et qui prouvent que l'œuvre belge n'a pas été vaine. Un type nouveau de Congolais, curieux mélange d'homme ultramoderne et d'homme paléolithique se forme : c'est la Belgique qui l'a créé.*

À cette époque, d'ailleurs, l'épargne globale des Congolais a pratiquement rattrapé l'épargne globale des expatriés accumulée au Congo et il y a 4050 industries de transformation appartenant à des Congolais contre 7343 appartenant à des expatriés. À la même époque, la contribution au produit national brut des activités commerciales européennes et indigènes passent de 3.000 millions à 3.930 millions pour les commerces européens et de 210 millions à 940 millions pour les commerces tenus par des Congolais. L'étude de l'évolution des courbes montre que ces deux courbes devraient se rejoindre vers 1980. Le drame, c'est que deux années après l'indépendance toute l'épargne de ces gens avait été réduite au tiers de sa valeur de 1960.

À un autre endroit de sa note, Guy De Boeck écrit cette phrase étonnante : *À ce que disent certains agronomes, la RDC pourrait produire de la nourriture pour 2 milliards d'êtres humains.* Des agronomes qui ont manifestement des problèmes avec le système métrique. GDB continue d'ailleurs son raisonnement sur 1 milliard d'êtres humains. En réalité, les terres du Congo sont bien moins fertiles qu'on ne le supposait ; on s'en est aperçu durant la guerre lorsque la production des plantes vivrières a été accrue entre 1940 et 1943. [Croissance des superficies : manioc (x 2,31), arachides (x 2,23), bananes (x 1,42), maïs (x 5,35), riz paddy (x 2,18), Pois et haricots (x 3,04), patates douces (x 1,56) et sésame (x 3,67).] On s'est également aperçu de l'énorme main d'œuvre que cela mobilisait sans pouvoir la rétribuer honnêtement. Mais c'était la guerre !

Il est aussi de coutume d'affirmer que les Belges n'ont rien fait en ce qui concerne les plantes vivrières, rien n'est plus faux. Depuis 1933 existe à l'INEAC à Yangambi, une Division des plantes vivrières dans laquelle une douzaine

d'ingénieurs agronomes étudient ces plantes en particulier. D'autre part, de nombreuses graines produites sont mises gratuitement à la disposition des fermiers congolais pour autant qu'ils se plient à des systèmes de culture éprouvés. En 1960 il existe 42 coopératives agricoles, 69 centres zootechniques, 69 centres d'alevinage, 80 centres d'économie rurale et 38 stations d'adaptation et de multiplication des plantes au service des agriculteurs et des pisciculteurs congolais. Il existe également de nombreux paysannats adaptés aux différents terroirs dans lesquels l'agriculture itinérante est remplacée par un système de rotations étudiées apportant aux paysans des revenus nettement plus élevés que ceux observés dans l'agriculture classique préexistante. L'INEAC a joué un rôle essentiel dans l'amélioration de l'agriculture tropicale mais il a fallu moins de 2 ans au Ministre Weregemere pour détruire complètement cette institution.

Dans son texte, Guy De Boeck rappelle l'interview donnée par Patrice Lumumba à la journaliste américaine Lynn Waldrav le 20 mai 1960 précisant à celle-ci que le développement de l'agriculture devra revêtir une forme coopérative. Lumumba avait encore présente à l'esprit sa visite à Yangambi avec une dizaine de ses « lieutenants », dont Charles Badjoko et Georges Grenfell, à l'invitation du directeur des recherches E.A Bernard lequel leur avait fait un remarquable exposé sur l'agriculture congolaise et plus particulièrement sur les plantes vivrières et sur la forme que devrait prendre l'économie agricole au Congo. On trouve d'ailleurs à la date du 10 mai un mot de Patrice Lumumba dans le livre d'or de l'INEAC rappelant sa visite et l'exposé que je mentionne.

L'authentique histoire du Congo est encore à écrire !